

Et quand ces jours furent écoulés, il eut faim (Lc 4, 2).

Dans le Livre de Genèse, il est raconté qu'au troisième jour du Grand Œuvre, les eaux s'étant ramassées, apparut l'aride, et que l'aride reçut le nom de Terre (Gn 1, 9-10). C'est exactement ce qui est apparaît aujourd'hui, une fois accomplie la formalité splendide du Baptême (Lc 3, 21-22), une fois ramassé le beau décor des eaux. Car s'il est une épiphanie de l'étoile et de l'eau, si facilement, si naturellement lumineuses l'une et l'autre, la terre – l'« aride » – a son épiphanie elle aussi, quoique plus difficile. L'aridité aussi mérite d'apparaître sous son plus beau jour, quoique plus difficile. Non seulement la terre apparaît – l'aride –, mais il est bon qu'elle apparaisse, mais Dieu voit qu'elle est *bonne*, positivement bonne, elle aussi (Gn 1, 12). N'en déplaît à nos regards superficiels qu'elle rebute, l'aridité est bonne, qui trouve grâce au regard de Dieu. Le Carême, solennellement ouvert en cette liturgie dominicale (qui en marquait à l'origine le principe), le Carême est une certaine épiphanie de l'aridité. Une certaine solennité de l'aride, comme nous n'en avons spontanément ni l'idée ni le goût. Aujourd'hui, *nous ne voyons plus que Jésus seul* (cf. Mt 17, 8), Jésus qui, vivant dans l'espace de sa propre existence l'Exode instituteur de son Peuple, ne voit lui-même plus rien, et ne veut *plus rien voir que cette manne* (Nb 11, 6), austère et délicieuse à la fois, que le Père quotidiennement lui dépose. Et sur cet horizon rêche et rouge nous ne voyons plus rien qu'un homme qui marche et qui remet ses pas dans des pas très anciens. *Marche en ma présence et sois parfait*, s'était entendu dire Abraham (Gn 17, 1), le premier grand plantigrade de l'humanité marchant au pas de Dieu (cf. Gn 12, 1-4). Un homme nouveau, *en pleine forme de l'Esprit* (Lc 4, 1), en pleine possession de sa faculté de mémoire, dans l'Esprit (cf. Jn 14, 26), et qui remet ses pas dans des textes très anciens, comme si sa foulée même ressuscitait le Livre : *On t'a fait savoir, ô homme, ce qui est bien, ce que le Seigneur réclame de toi : rien d'autre que d'accomplir la justice, d'aimer la bonté et de marcher humblement avec ton Dieu* (Mi 6, 8). Un homme qui marche, religieusement, dans une draille très ancienne, un homme *qui progresse dans la multitude de sa force* (Is 63, 1 Vulg.) et qui entonne, et qui fredonne, chemin faisant, la longue rhapsodie précédant les psaumes de sa pâque (Mc 14, 26), là-bas, à l'horizon : *Bienheureux les chemineaux parfaits, ceux qui marchent dans la Torah du Seigneur !* (Ps 118, 1). Un homme sans autres armes ni bagages que la Torah, et si peu sujet à l'embonpoint d'une ambition, d'une compromission mondaine, que rien n'émousse, à travers un tel fourreau, l'arête des versets.

Apparition de la terre, désormais, et pour longtemps, dans son austérité. *La terre toute droite*, la longue terre arable où *l'Esprit achemine* (Ps 142, 10), la *terre des vivants* sur laquelle il fait bon vivre, du moment que, tout bas, le Seigneur y est notre *part* (Ps 141, 6), non pas exclusive, mais partagée. Et sur cette terre aride un homme – le premier homme apparaît, dans la *longitude des jours* (Ps 90, 16 Vulg.) de son carême, dans la *latitude* de sa marche (Ps 118, 45), dans l'aisance parfaite de sa foulée, puisque aussi bien le Père – ce Père qu'il envisage sans cesse – perfectionne à mesure chacun de ses pas, puisque, loin d'anémier, le jeûne véritable est encore le déploiement d'une énergie. *Perfice gressus meos in semitis tuis, ut non moveantur vestigia mea* (Ps 16, 5)¹. Et cet homme-là, parfait par le Père, pas à pas, donne l'allure à toute son escorte à venir, sous le rapport de la détermination autant que sous celui de l'indifférence à toute devanture appétissante qu'elle implique. Car il ne marche pas seulement : il traverse. Il traverse les friandises, les prestiges, les vertiges possibles. Il traverse les ravins, les rêves et les ruses. C'est de lui qu'il sera dit un peu plus loin (car un

¹ Offertoire du 5^{ème} dimanche du Temps ordinaire, généralement assez proche du Carême : « Parfaits mes pas dans tes sentiers, pour que fermes en demeurent les vestiges... »

même chapitre de l'Évangile raconte comment il apprit à marcher et comment il apprit à lire) : *Et lui, passant au milieu d'eux, il allait son chemin* (Lc 4, 30). Au milieu d'eux : qu'est-ce à dire ? Au milieu des anges qui diffusent la lumière et de ceux qui exhalent des bouffées visqueuses de ténèbres, au milieu des fauves (Mc 1, 13), au milieu des hommes. Ce n'est pas tout ; au milieu de l'homme lui-même. Au milieu de *ce qu'il y a dans l'homme* (Jn 2, 25). Jésus, en ce mystère particulier d'aujourd'hui, traverse l'homme par le milieu. Il passe, le premier indemne, entre les monstres qui l'attirent, entre les abîmes qui l'habitent, entre les deux penchants, entre les deux versants de l'homme, et il tient si fermement, si calmement la cordée du Père, que rien n'émoussera l'arête de sa route. Jésus le transhumant, Jésus le Transhumain. Piéton solide de la terre, il suspend sa liberté à celle de l'Esprit, de sorte que son pas prend au ciel ses racines. Il regarde l'étal du monde qui scintille et, la rétine intérieure fixée sur de tout autres lointains, il ne prend pas possession. Il laisse les pierres à leur sieste torride et, loin de les apprêter pour son propre midi, il réserve sa parole et sa main à une « poésie » autrement profonde et généreuse, à ce patient remaniement qu'il caresse déjà, des hommes et des choses. Il n'annule ni la dureté des minéraux, ni l'altitude des montagnes, ni la distance des royaumes. Il refuse d'être un magicien, un héros, un surhomme : il persiste à hauteur d'homme et il laisse intacte, en un mot, l'aridité. Pour lui-même, sans doute, mais aussi pour nous, dans le dessein que nous ne la frelions pas, nous non plus. En s'abstenant de falsifier l'aridité du réel, en respectant religieusement le réel, il soustrait efficacement ses usagers au désenchantement qui suit d'ordinaire les prestidigitations, les évasions et les démesures. Et c'est ainsi que, pacte de non agression avec les pierres et tout le reste, véritable traité de paix avec tous les règnes de la nature, l'abstinence innove considérablement au monde : il y a en elle, déjà, toute la matière d'un printemps.

Nous voyons, en ce mystère sérieux d'aujourd'hui, qu'avant de marcher avec nous, Jésus marche avec son Dieu ; qu'avant de marcher en compagnie, il marche seul. Pour essayer, pour étrenner. Pour répéter aussi. Il se souvient, il expérimente, il vérifie : *Souviens-toi de tout le chemin que le Seigneur ton Dieu t'a fait faire pendant quarante ans dans le désert, afin de t'humilier, de t'éprouver et de connaître le fond de ton cœur : allais-tu ou non garder ses commandements ? Il t'a humilié, il t'a fait sentir la faim (...) le vêtement que tu portais ne s'est pas usé et ton pied n'a pas enflé, au cours de ces quarante ans* (Dt 8, 2-4). Il met ses pas dans les pas (non pas perdus, ceux-là) de toute l'humanité migrante dont son Peuple est l'éclaireur, de même que, tout enfant, il avait mis ses pas dans ceux de ses proches qui allaient faire leur pâque à Jérusalem (Lc 2, 41-42). Les jours s'écoulaient, l'eau courante des jours, et, pour finir, toutes les humeurs tarissent. *Il eut faim* (Lc 4, 2), dit l'Évangile en sa sobriété, en son aridité (car il est aride, lui aussi). Décrue de tous les instincts qui cachaient le désir, abstention, démission de toutes ces toutes-puissances minuscules et farouches qui empêchent l'homme d'être tout-possible, pleinement offert à l'improvisation de Dieu. Le jeûne, tous les jeûnes ensemble font à l'intime de l'homme une espèce de jusant qui laisse à découvert, enfin, des grèves inexplorées, des reliefs inconnus. Il ne reste plus que l'échine, et l'étrave, et l'enclume. *La terre était vacante et dans l'inanition* (Gn 1, 2), comme raconte encore le Livre de Genèse. Aujourd'hui, à l'extrême de son inanition, c'est l'homme même qui apparaît dans son aridité, sous le regard de Dieu, disponible à l'Esprit de Dieu. *Dieu, c'est toi mon Dieu : pour toi je me fais matinal ; mon âme a soif de toi, pour toi sèche ma chair, terre aride, altérée, sans eau : c'est ainsi qu'au sanctuaire je te suis apparu* (Ps 62, 2-3). Et c'est là, dans cette faille, dans ce causse ingrat, dans ce calcaire inférieur que la Joie surgit, candide et parfumée, de son rhizome obscur : *Liesse pour le désert et pour la terre aride ! La steppe exultera, comme fleurit un lis* (Is 35, 1). *Exsultabit solitudo*. Belle devise pour le désert, au regard de l'avenir auquel il est promis : pourquoi ne serait-ce pas aussi celle du Carême, tourné dès aujourd'hui vers l'éclosion de Pâques ? Amen. (fr. François, Ligugé)